

inutile, semble-t-il, à des doctrines dont on connaît le succès en d'autres pays d'Europe.

Phénomène curieux, le groupe Laxenburg se montre plus influencé par ces doctrines que par la forte personnalité de son chef. Sur les tentatives de ces robustes jeunes filles pour figurer l'héroïsme, la joie, l'ardeur guerrière, la méditation, l'allégresse, pèsent les directives redoutables de Mary Wigman ; et la *Suite solennelle* de Haendel, drapée d'assez étonnante manière dans de longues robes moyen âge, se déroule avec des gestes raffinés, des attitudes exquises mais fausses, une recherche épuisante mais sans but, qui en font un hommage direct à la magicienne de Dresde.

René BARON.

Les Concerts

////// JEAN RIVIER : SYMPHONIE EN RÉ MAJEUR.

Décidément la Symphonie qu'on croyait morte aux environs de 1910, ne s'est jamais mieux portée. La *III^e Symphonie* d'Albert Roussel, la *Symphonie concertante* de Florent Schmitt, les symphonies d'Honegger et de P.-O. Ferroud attestent la vitalité d'une forme qui n'est morte qu'entre les mains de musiciens esclaves d'une rhétorique périmée. Toutes les formes sont bonnes à qui sait s'en servir. La *Symphonie en ré majeur* de Jean Rivier nous en apporte une preuve nouvelle.

Jean Rivier est un musicien dont les œuvres, jusqu'ici, s'imposaient à l'attention par un solide métier, une brillante orchestration et une parfaite sincérité, mais rien dans sa production ancienne ne nous permettait d'espérer une création aussi forte et aussi significative que cette *Symphonie en ré* qui classe d'emblée son auteur parmi les meilleurs représentants de la jeune école française.

Cette symphonie est de bout en bout adroitement construite et merveilleusement orchestrée, mais ce qui compte davantage à mes yeux, elle est animée d'un souffle de vie qui ne faiblit pas un instant. Du premier accord au dernier, l'auditeur est tenu en haleine. C'est si rare, une symphonie où l'on ne s'ennuie pas. Rivier ne nous en laisse pas le temps. Il a trop de choses variées à nous dire en 25 minutes. Ses mouvements ne s'éternisent jamais. Si nous commençons à nous essouffler à sa poursuite, il nous offre quelques instants de détente précieuse, mais il ne nous laissera pas nous endormir. Le voilà déjà reparti, nous emportant avec lui sur des rythmes bondissants.

Le premier mouvement me semble le plus parfait. Il va d'un élan irrésistible. Sur un dessin obstiné du quatuor, le premier thème se détache, énergique et véhément. Le second thème, souple et tendre, aussi féminin que le premier était mâle, est esquissé par les premiers violons et repris par les bois qui jouent délicieusement entre eux. Montée en *crescendo* de l'orchestre, pour aboutir à la réexposition à laquelle l'auteur se garde de s'attacher. Les deux thèmes s'affrontent en des combinaisons ingénieuses et variées qui s'enchaînent le plus naturellement du monde et se livrent à des équivoques tonales savoureuses. Au moment où l'on commence à perdre la

route, un^e pédale de ré s'installe et amène une conclusion fulgurante dans le ton de la symphonie.

Le second mouvement débute par une longue phrase mélodique doucement expressive qui est d'une rare beauté. Elle s'étire souplement et se fait admirer, mais déjà l'auteur nous entraîne sur un rythme fougueux, la trompette mène la course qui peu à peu se ralentit et la belle mélodie du début reparait, sereine et grave. Une seconde fois, l'orchestre se cabre, mais vite dompté, il s'apaise et les cors et le quatuor s'en vont mourir *pianissimo* dans un profond recueillement.

La construction du finale m'échappe un peu. Très varié, il ne présente pas cette belle unité de couleur qui est la caractéristique des deux premiers mouvements. Il met en valeur un thème sautillant et gai, étonnamment italien et qui pourrait aussi bien être sorti de l'imagination de Casella ou de Malipiero. Les bois le mettent en valeur en des dialogues plaisants sur les *pizzicati* des cordes. C'est à peine si ce thème, qui a le diable au corps, se repose un instant et voilà qu'il provoque un glissement de tout l'orchestre qui semble s'abîmer dans la profondeur d'où surgit, transformé, le motif féminin du premier mouvement. Là, je cesse de saisir la rigoureuse logique du discours musical. Une série d'épisodes font alterner des effets de force et de charme. On reconnaît sous leurs déguisements tous les thèmes déjà exposés. Enfin, nous retrouvons avec plaisir celui du final, mais il a perdu de sa verve initiale. Nous pensions qu'il nous emporterait vers une conclusion rayonnante, mais non : il devient sentimental pour expirer sur les tenues des violoncelles et des cors, dans une atmosphère de gravité que le début, avec ses fanfares éblouissantes, ne nous laissait pas prévoir. Je pense que l'auteur a été gêné par le souvenir de la brillante conclusion du premier mouvement et a craint de se répéter.

Cette symphonie déborde de musique et d'une musique de la plus noble qualité. C'est une œuvre qui mérite de rester au répertoire de nos concerts, comme l'une des meilleures productions symphoniques de ces dernières années.

Henry PRUNIÈRES.

////// SUITE SYMPHONIQUE TIRÉE DE « LA DONNA SERPENTE », par A. CASELLA. (Concerts Lamoureux.)

Ce sont trois fresques de grande allure. C'est vraiment un beau spectacle que de voir le développement constant, ininterrompu, d'Alfredo Casella.

Je n'ai jamais rien entendu de lui qui atteigne comme ici à une véritable puissance, voire même, par instants, à une réelle grandeur.

Il y a ici un sens étonnant de progressions, un souffle dynamique et décoratif digne de certains grands peintres de la première Renaissance, ainsi Benozzo Gozzoli. Je ne crois pas que l'on sache assez l'extraordinaire technique, la science vraiment unique que possède aujourd'hui Casella. Et quel orchestre ! toujours en progrès depuis la Giara qui en révéla la maîtrise. C'est le seul orchestre qui, aujourd'hui, reste directement dans la manière de Rimsky-Korsakoff, avec peut-être plus de variété dans la couleur (je pense, par exemple, à la manière « orgue » de la Sarabande